

impossible, qu'au moment où le vicomte s'était éloigné avec le médecin, avait les yeux tournés du côté de la porte.

— C'est vous, Armand ? murmura-t-elle. Enfin, c'est vous ! Comme votre absence s'est prolongée ! Je commençais à croire, mon ami, que je ne vous reverrais plus... Il me reste si peu de temps...

M. de Grandlieu ne voulait point apprendre à Clotilde la cause de sa longue absence. Au lieu de répondre, il appuya ses lèvres sur la main fraîche et froide que la comtesse essayait de lui tendre.

— Le prêtre m'a quitté depuis plus de deux heures, reprit la jeune martyre avec un sourire mélancolique. Mes douleurs, mes remords, il a tout emporté ! Je suis réconciliée avec Dieu... Je suis purifiée comme l'enfant dont les eaux du baptême ont effacé la tache originelle. *Soyez pardonnée et soyez bénie !* m'a dit le prêtre... Je puis mourir...

— Pourquoi ne point essayer de vivre ? balbutia M. de Grandlieu.

— Pourquoi chercher à me donner un espoir que vous n'avez pas ? répondit la mourante ; ne parlons plus de moi... pensés à mon enfant, cette pauvre enfant qui vient de perdre son père d'une manière si tragique, à la chère orpheline dont vous serez le père adoptif, n'est-ce pas ? .. Armand, vous n'avez pas encore vu ma fille... Elle est là, près de moi... elle dort...

La chétive créature reposait en effet à côté du lit, dans un berceau d'osier.

M. de Grandlieu la souleva délicatement et l'embrassa sans interrompre son sommeil.

— Elle sera belle, je le crois... poursuivit la mourante. Je ne sais s'il faut s'en réjouir... La beauté pour une femme est bien souvent un don funeste ! .. Le prêtre, tout à l'heure, a pris soin de l'ondoyer, mais vous la ferez baptiser... Comment l'appellerez-vous ? .. Je lui voudrais un nom charmant...

— Le vôtre ! .. murmura le vicomte étouffé par les larmes.

— Oh ! non ! non, pas le mien ! dit madame de Randal avec une sorte d'effroi, pas le mien ! .. Au couvent, j'avais une amie... une seule... Je l'aimais beaucoup... Elle se nommait *Germaine*... appelez ma fille *Germaine* ; me le promettez-vous ?

— Je vous le promets ? ..

— Vous l'aimerez bien ? ..

— De toute mon âme ! ..

— Vous serez doux et tendre pour elle, je le sais... Vous m'avez tant aimée... Elle ne se sentira pas orpheline... Elle ne pourra point regretter sa mère, ne l'ayant point connue... Vous lui parlerez de moi, cependant... Vous lui direz que, si j'avais vécu, je l'aurais adorée... Vous l'amènerez prier sur ma tombe... Dieu me permettra, de là-haut, de la voir et de lui sourire...

Le soleil, à l'horizon, baissait de plus en plus. Déjà la chambre devenait sombre.

— Un peu après le coucher du soleil, avait dit le médecin.

Clotilde s'affaiblissait. Elle ne parlait plus qu'avec fatigue. C'est à peine si le murmure de ses paroles indistinctes arrivait aux oreilles de M. de Grandlieu, qui cependant se penchait sur le lit.

Il y eut un long silence.

— Est-ce fini ? se demandait Armand.

Non, ce n'était pas fini. Les battements du cœur, lents et irréguliers, ne s'étaient point encore arrêtés ; les lèvres remuaient, mais sans articuler de sons perceptibles. L'agonie commençait : une agonie calme, exempte de lutte et de déchirements.

Tout à coup la mourante se souleva sur son lit, comme se souleva sur la table d'un amphithéâtre un cadavre galvanisé par une puissante pile de Volta.

— Donnez-moi mon enfant, dit-elle d'une voix devenue presque forte.

M. de Grandlieu obéit.

La comtesse embrassa passionnément la fraîche créature qui était la chair de sa chair.

— Armand, murmura-t-elle ensuite, vous la ferez heureuse, n'est-ce pas ? Vous me l'avez promis...

M. de Grandlieu étendit la main sur la petite fille avec une simplicité pleine de grandeur.

— Si son bonheur dépend de moi, répondit-il, elle sera heureuse, je le jure ! S'il faut abandonner pour elle ma part des joies de ce monde, je l'abandonnerai, je le jure ! .. S'il faut souffrir pour éloigner d'elle une souffrance, s'il faut me sacrifier pour lui éviter un sacrifice, je souffrirai et je me sacrifierai, je le jure ! ..

— Merci, Armand ! fit la comtesse dans un râle. Dieu vous a entendu et moi je vous crois... Je suis tranquille... Je suis contente... Prenez ma fille... hâtez-vous... je meurs...

M. de Grandlieu saisit l'enfant que les mains défaillantes de la mère ne pouvaient plus soutenir.

Le soleil avait disparu.

Clotilde poussa un long soupir, retomba en arrière, les yeux ouverts, le visage calme, presque souriant, et ne remua plus.

Elle était morte.

Armand s'agenouilla près du lit pendant quelques instants, puis, se relevant, abaissa pieusement les paupières de la comtesse sur ses prunelles qui ne voyaient plus.

Ensuite il appela, et la garde-malade accourut aussitôt.

— Madame de Randal a cessé de souffrir, lui dit-il, je prendrai des mesures pour que ses funérailles soient dignes de son rang. Deux prêtres, cette nuit, veilleront auprès d'elle... il y aura des frais à faire... prenez ceci...

M. de Grandlieu mit un billet de cinq cents francs dans la main de la garde-malade, éblouie et stupéfaite de cette munificence.

Ainsi, la même nuit, presque à la même heure, deux enfants, le fils d'Henriette d'Auberive, la fille de la comtesse de Randal, étaient nés dans la même maison sur le boulevard des Batignolles, et tous les deux, le même jour, avaient quitté ce logis.

Ces enfants, *André* et *Germaine*, venus au monde si près l'un de l'autre, devaient ils voir, quand ils auraient grandi, leurs destinées attachées fatalement l'une à l'autre par un fil invisible ?

L'avenir nous l'apprendra.

VII

Robert songeait à partir avec sa femme.

Le voyage dont parlait Robert on l'a deviné sans doute était celui d'Orléans.

La fille du comte d'Auberive ne pouvait, on le comprend, rentrer à l'hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque sans être allée visiter sa tante dans le Loiret.

Hâtons-nous d'ajouter que la veille le vieillard avait reçu une lettre de sa fille, lettre écrite d'avance sous la dictée de Robert, datée du château de Nancrey, donnant des nouvelles de la comtesse et portant le timbre de la poste admirablement imité.

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, le grand fiacre conduit par Bijou s'arrêta devant l'immeuble du sieur Vignot.

Henriette, la figure cachée sous un voile épais comme au moment de son arrivée, prit place dans ce fiacre après avoir subi les compliments verbeux et les souhaits prolixes de madame Angot. M. de Loc-Earn s'assit à côté d'elle et baissa les stores de calicot rouge. Bijou fouetta ses chevaux et la voiture se mit en devoir de traverser Paris pour gagner la plaine de Montrouge.

Il fallait aller rendre à la liberté la vieille Ursule, prisonnière depuis quatre jours, et bien plus il fallait mettre la digne créature au courant de la situation.

C'était là une rude besogne et Robert, qui généralement ne s'effrayait de rien, n'y pensait point sans quelque inquiétude.

Henriette y songeait de son côté avec épouvante. La nécessité fatale, inévitable, de lui annoncer son mariage et le voyage